Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 21

Artikel: La plume de l'abdication
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193641

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 21. Samedi 27 mai 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Suisse: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
Etranger: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Ah! Ah!

Il a plu, enfin! et c'est fort heureux!... Savez-vous que c'était angoissant d'entendre les plaintes continuelles et les gémissements que faisait pousser ce malheureux foin qui ne poussait pas!

C'est vraiment triste à dire, mais le fourrage était dans toutes les bouches; on ne parlait guère d'autre chose, pendant la longue période de sécheresse que nous venons de traverser.

Nous avons, il est vrai, sincèrement compati aux peines et aux soucis de nos agriculteurs, et c'est avec bonheur que nous avons vu tomber la fertilisante pluie, qui va reverdir nos campagnes et réjouir les cœurs.

Il faut convenir que les prairies faisaient peine à voir, tant elles paraissaient arides et désolées!... Par-ci par-là quelques graminées fourragères, longues, effilées, sans vie, sans force, à côté de la sauge des prés, aux longues grappes bleues, de marguerites et de quelques touffes d'herbe malingre et jaunie.

Mais aussi que d'exagérations dans les journaux!... Tout était perdu! c'était la misère la plus profonde, c'était la ruine du pays!...

Et notez que nous sommes encore en mai, et que les années précédentes, à cette même époque, les foins étaient en herbe et la fenaison encore bien éloignée.

Comment et avec quoi a-t-on nourri le bétail en attendant la récolte? telle est la question qu'on ne peut s'empêcher de se poser.

Oui, quelques journaux ont fait énormément de mal en accueillant les élucubrations des alarmistes... dont plusieurs avaient probablement du foin à vendre.

Nous n'avons jamais eu qu'une confiance très limitée dans ce que nous racontent certaines feuilles toujours en quête de copie, de faits à sensation. Il leur faut des malheurs, absolument, des récits de catastrophes; ça pique la curiosité des abonnés. Et s'il y a disette en ce domaine, il faut nécessairement inventer.

* * *

On l'a dit avec raison: pendant nombre d'années, nos vignerons n'ont fait que de maigres récoltes; plusieurs même, victimes de la grêle, du gel ou du mildiou, n'en n'ont pas fait du tout.

Eh bien, on n'a jamais poussé pour eux de pareils gémissements. Et ces braves travailleurs ont pris résolument leur mal en patience.

Chacun reconnaîtra néanmoins que lorsque la vigne manque à la Côte ou à Lavaux, tout manque, et que de rudes et pénibles travaux restent complétement infructueux. Tandis qu'à la campagne, si le foin n'est pas abondant, il y a au moins le regain qui vient après; il y a l'alpage et la « dernière herbe » que le bétail broutera en automne. Et à côté de cela des blés, des avoines, des pommes de terre, des légumes et des fruits.

* * *

Enfin, pour cette année, et grâce aux dernières pluies, le mal sera en grande partie réparé; espérons-le du moins.

Mais à l'avenir on devra nécessairement user de plus de prévoyance dans nos campagnes, où l'élève du bétail devient la principale ressource, et où l'on ne dit plus comme jadis, *année de foin, année de rien;* on devra faire des réserves et étudier tout ce qui peut servir de nourriture pour le bétail quand y a disette de fourrage.

Lorsque Joseph eut fait comprendre à Pharaon, par l'explication des songes de celui-ci, qu'il y aurait en Egypte sept années d'abondance et sept années de famine, il lui dit:

Que Pharaon établisse des commissaires sur le pays, et qu'il prenne la cinquième partie du revenu du pays d'Egypte, durant les sept années d'abondance.

Et qu'on amasse tous les vivres de ces bonnes années qui viendront, et que le blé qu'on amassera demeure sous la puissance de Pharaon, pour nourriture dans les villes et qu'on le garde.

Et ces vivres-là seront pour la provision du pays durant les sept années de famine.

Ceci simplement pour montrer que déjà au temps de Joseph on prenait de sages précautions en vue des temps difficiles; le fils de Jacob savait que des années de disette succèdent très fréquemment à des années d'abondance. De là l'utilité des approvisionnements.

Hélas! que deviendrions-nous, si jamais nous avions à traverser sept années de disette, nous qui pleurons déjà sur le foin, dès l'ouverture du printemps?...

On n'ose vraiment pas y songer.

L. M.

La plume de l'abdication. — C'est ainsi que les Anglais ont baptisé celle avec laquelle Napoléon signa sa première abdication à Fontainebleau.

Il venait de faire à la vieille garde les adieux qui ont retenti dans le monde; il venait de monter en voiture baigné des larmes de ceux qui ne pouvaient le suivre, et lui-même, la paupière humide et la voix émue, avait prononcé pour la dernière fois le mot de France, lorsque les commissaires des puissances étrangères, montant rapidement l'escalier du château, courent en tumulte au cabinet de l'empereur.

Là, chacun se rangea en silence autour d'une petite table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, qu'on voit encore à Fontainebleau. Au milieu de plusieurs figures bizarres dessinées sur ce tapis, on lit cette phrase incompréhensible, écrite en entier de la main de l'empereur: *Dieu nous Napoléon.* Puis, sur un des côtés, on voit le tapis fendu et l'acajou entamé d'une large entaille: c'est le coup de canif que donna l'empereur en signant son abdication, parce que la plume dont il se servait allait mal et semblait se refuser à écrire.

Après quelques minutes de silence et d'admiration, les commissaires cherchèrent de tous côtés l'écritoire et la plume de Napoléon: tout avait disparu. Ils interrogèrent en vain les gens du château, ils ne purent rien découvrir. Et cependant chacun d'eux tenait à avoir la plume avec laquelle Napoléon avait signé son abdication. Ils tenaient à l'avoir pour la conserver, non comme une chose ayant appartenu au grand homme, non comme un instrument qui avait plus d'une fois tracé ses vastes pensées, mais comme un monument de la gloire de leurs armes, comme une marque des malheurs de la France, comme une preuve qu'ils avaient su forcer le géant à signer ce qui répugnait à sa fierté, à son courage et à son cœur.

Cette petitesse d'orgueil fut comprise

du concierge du château ; c'était lui qui avait eu soin d'enlever la précieuse plume aussitôt après la sortie de l'empereur de son cabinet. Le bruit s'en répandit, et bientôt le commissaire de la Grande-Bretagne fit des offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling, en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour ; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut bas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans le voisinage, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge, et chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit encore aujourd'hui à l'étranger plus de trois cents plumes richement encadrées : chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

Bains de Lavey. — Nous lisons dans nos journaux de 1834 :

« Dans le courant de l'hiver 1829, une source d'eau thermale a été découverte dans le lit du Rhône, sur la rive vaudoise de ce fleuve, à environ une lieue du joli bourg de Bex, en Suisse, et à demi-lieue du pont de St-Maurice, sur la grande route d'Italie.

» Les premières personnes qui ont fait usage de ces eaux en ayant éprouvé des effets aussi salutaires que surprenants, le gouvernement du canton de Vaud a fait sortir à grands frais cette source du lit du Rhône, pour l'amener dans un emplacement non loin du charmant village de Lavey, où l'on pût l'utiliser pour un établissement de bains.

» La température de l'eau prise à sa source était, le 12 octobre 1833, de 45 degrés centigrades ; arrivée à l'emplacement des bains provisoires, elle était de 36 degrés.

» Le gouvernement voulant utiliser cette précieuse source, vient de publier un programme par lequel il invite toutes les personnes, tant du pays que de l'étranger, qui voudraient se charger de son exploitation, à présenter, pour le 1er avril 1834, leurs soumissions cachetées au Département des Finances, accompagnées des plans et devis des constructions de bâtiments et des arrangements de terrain qu'elles se proposeraient de faire pour former là un Etablissement de Bains. Un droit de pêche dans le fleuve, qui fournit d'excellentes truites, serait annexé à l'Etablissement.

» La contrée offre d'ailleurs les plus grandes facilités pour construire à bon marché ; elle abonde en matériaux de tout genre et surtout en magnifique bois de construction. »

A propos de petits pois. — Mme Mary Floran raconte, dans la causerie hebdomadaire de la *Famille*, une charmante histoire que nous empruntons à ce journal, pour celles de nos lectrices qui ne le reçoivent pas.

Il s'agit de certaines maîtresses de maison qui n'entendent rien au métier de ménagères.

« ... Il me semble, dit-elle, que l'essentiel est d'ordonner sa vie, en accordant aux prosaïques réalités de l'existence le temps utile, et en faisant toute chose à son heure. Agir autrement serait s'exposer aux pires déconvenues.

Mme X*** en eut une terrible dernièrement. Femme charmante, spirituelle et bonne, elle n'a qu'un tort : ne pas savoir régler ses occupations.

L'autre jour, une de ses amies arrive chez elle vers cinq heures, car ayant de nombreuses relations, elle reçoit quotidiennement de cinq à sept. Elle la trouve assise près de la cheminée, dans une élégante toilette d'intérieur, et brodant.

Voyant son amie, Mme X*** jeta son ouvrage :

— Quelle peur tu m'as faite ! dit-elle.

Et, devant l'air surpris et interrogateur de l'arrivante :

— Figure-toi, fit-elle, que j'ai du monde à dîner. Je devais, en sortant, passer chez la fruitière pour me faire envoyer un plat de légumes, puis je me suis laissée entraîner et retarder par mes courses et mes visites, si bien que c'est seulement en rentrant que j'ai fait ma commission. On vient d'apporter des petits pois ; ma cuisinière, toute au coup de feu de la dernière heure, prétend ne pas avoir le temps de s'en occuper ; ma femme de chambre promène ma fille, de sorte que...

— Tu écosses tes pois ? finit l'amie.

— Parfaitemet, dit Mme X***, tirant de dessous son canapé une corbeille débordante de cosses vertes ; dès qu'on sonne, je dissimule tout cela. Tu permets que je continue ?...

Ces dames se mirent à causer. Tout à coup, le timbre de la porte d'entrée retentit. En un tour de main, la jeune femme eut fait disparaître sa corbeille sous les profondeurs du meuble et reprit sa broderie.

Peine perdue, c'était le facteur !

La corbeille reparut. Mme X*** ne s'était pas encore remise à l'œuvre qu'on sonna derechef : nouveau changement à vue ; cette fois c'était le pâtissier qui apportait le dessert.

— Je suis sotte de toujours quitter ainsi, dit Mme X***, je suis presque sûre de n'avoir aucune visite ce soir.

Aussi, lorsqu'on sonna encore, ne se dérangea-t-elle pas. Mal lui en prit. Elle entendit un pas dans le vestibule ; affolée, elle voulut cacher sa corbeille sous son siège ; dans sa précipitation nerveuse, elle n'y parvint pas et n'eut que le loisir, la laissant à côté d'elle, de la couvrir tant bien que mal de sa traîne étalée.

Il était temps ! on annonçait un homme à la mode, au suffrage duquel Mme X*** tenait beaucoup, à cause de sa position dans le monde.

Il entra, un binocle absolument indispensable à sa complète myopie, planté sur son nez, s'avança vers Mme X***, prit la main qu'elle lui tendait et, avec une galanterie chevaleresque, la baisa respectueusement. Dans ce mouvement, son lorgnon tomba ; et n'y voyant plus goutte, en se retournant pour s'asseoir près de la maîtresse de céans, il marcha lourdement sur l'extrémité de sa jupe ; et lorsque le visiteur, prévenu par un petit cri de Mme X*** de sa maladresse, retira son pied, le malencontreux panier apparut nettement, offrant le lamentable spectacle de son contenu répandu sur le tapis, et des petits pois, déjà écossés, roulant comme des billes minuscules sur la moquette à fleurs.

Le visiteur avait remis son lorgnon et regardait avec stupeur cette révélation inattendue... Que dire de la confusion de Mme X*** ?

Vous la devinez, n'est-ce pas ? et pourtant vous ne la connaîtrez jamais, j'en suis sûre, car si, d'aventure, vous désirez écosser des pois, ce ne sera point au salon, entre deux visites. »

Une bonne vieille histoire.

Le plus honnête de tous les quakers, Toby Simpton, habitait à Londres une jolie petite maison qu'embellissait la présence de sa fille, à peine âgée de dix-sept ans. Mary, charmante blonde aux yeux bleus, avait autant de sagesse que de beauté : tous les jeunes gens de la connaissance de son père la poursuivaient de leurs hommages ; tous ceux du voisinage cherchaient à rencontrer ses regards. Vains efforts. Mary n'était pas coquette : au lieu de jouir de l'effet produit par ses charmes, elle en était presque importunée, au point d'en savoir fort mauvais gré à tous les soupirants, hors à un seul, Edward Waresford, jeune artiste admis dans l'intimité de la famille. Un événement fort simple avait amené ce rapprochement. Un trépas prématuré avait enlevé la femme du quaker, encore jeune et belle, et celui-ci, voulant perpétuer l'image de celle qui lui était si chère, avait fait venir un peintre auprès du lit de mort. C'était là qu'Edward avait vu la jeune fille désolée, c'était là qu'un amour sérieux avait pris naissance entre les larmes de l'une et le pieux travail de l'autre. L'année qui s'était écoulée depuis cette époque n'avait fait que resserrer un lien formé sous de tels auspices, et le